

« Sans mentir »

Pierre Popovic

Number 57, 1990

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/27327ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Popovic, P. (1990). Review of [« Sans mentir »]. *Jeu*, (57), 202–203.

d'un ami», écrit Alain Fournier dans son «Avant-propos», et cet ami, Michel Gonneville, dans la «saillie» finale intitulée «La cristallisation de la musique», explique sa technique de composition ainsi que sa tentative d'intégrer l'opéra traditionnel dans un type plus vaste qu'il nomme «théâtre musical»; ce qui aiderait l'opéra à sortir de l'ornière conformiste où il est enlisé depuis presque un siècle, depuis que le chant a enterré le spectacle.

Par ailleurs, le texte de Fournier comporte la dédicace suivante : «À la mémoire vive de tous mes amis disparus», ainsi qu'une épigraphe empruntée à Claude Vivier, compositeur lui aussi disparu tragiquement : «Ainsi toute ton existence aura été un mensonge jusqu'à ta mort même.» Et le rapprochement des deux phrases situe ladite «commande» à la jonction, intolérable à force d'actualité, du désir et de la mort. C'est l'ombre de Tchaïkovski, «dont les amours transportent avec elles tous les tabous de l'Occident», et dont la mort, pensent certains de ses récents biographes, aurait été un suicide imposé, qui consacre cette jonction et ces rapports.

Il y a aussi ce cri angoissé qui traverse tout le texte en silence... Mais on n'entend que ce qu'on peut de ce silence-là.

alexandre lazariès

«sans mentir»

Texte de Jean-Marie Piemme, Paris, Actes Sud, coll. «Papiers», 1989, 34 p.

le discours politicien et ses manœuvres

«Le pays a besoin de savoir où il va et c'est au gouvernement de le lui dire», «Le gouvernement fait ce qu'il dit et dit ce qu'il fait» : ces deux réponses creuses, que «le premier ministre», personnage central de *Sans mentir* de Jean-Marie Piemme, adresse à «la journaliste» qui le questionne, ont un goût de déjà entendu. Leur forme est celle qui est aujourd'hui d'usage chez tous les politiques en situation d'interview. Chez Robert Bourassa, cela aurait donné : «Il est prématuré d'en parler, mais le gouvernement prendra ses responsabilités dans l'intérêt du Québec.» Piemme a toujours porté une attention vigilante aux formes des discours de pouvoir, aussi bien dans ses essais (on se souvient de *la Propagande inavouée*, analyse du feuilleton télévisé) et ses textes de création que dans ses mises en scène (dans un Marivaux qu'il monta naguère, c'est la force captative du langage amoureux qu'il mettait en évidence). Dans ce texte vif, drôle, très bien écrit, qui oscille entre la farce et la satire, qui s'inscrit dans une tradition du théâtre critique où brillent, entre autres, des noms comme ceux de Brecht ou de Dario Fo, le discours politique est sa cible principale. Il faudrait plutôt dire : le discours politicien; ou encore : la raison politique telle qu'en elle-même la raison politicienne l'a fait aujourd'hui mentir.

Réponses dilatoires, maximes éculées grevées de lourd bon-sens, cynisme de circonstance, effets grandiloquents, appels démagogiques à la «grandeur de la nation», sophismes cumulatifs, argumentations spécieuses, ces manœuvres rhétoriques se répandent à la régale dans une pièce qui met en texte sept personnages : le premier ministre et la journaliste déjà nommés; Berthier, l'avocat de cabinet qui joue avec son patron au jeu du maître et de l'esclave; Yvonne, la femme du ministre, qui voudrait sortir de l'ombre de

son mari mais qui, prise par l'air ambiant, n'a que les moyens langagiers de ceux qui la méprisent; l'hôtelier, obnubilé par son intérêt d'hôtelier («Le parti de l'aubergiste, c'est l'hospitalité [...]»), qui est en quête d'une faveur; un manifestant que le ministre empêche de dire quoi que ce soit en s'emparant de ses propres mots; un financier, que le premier ministre abandonne à son sort (la perte de ses avoirs) lorsqu'on lui offre «la présidence des États-Unis d'Europe». Par ce dernier élément d'une intrigue souvent cocasse, respectant les unités de temps et de lieu (la journée d'un politicien dans une petite ville de province), Piemme épingle à son tableau de chasse ces hobereaux de l'heure présente, qui rêvent d'atteindre leur niveau d'incompétence sur la future scène européenne : le mégadiscurso du «grand marché de 1992» devient la raison supérieure (hyperbole de la vieille raison d'État), convoquée à hue et à dia par n'importe quel petit marquis, qui s'en sert afin de pouvoir mieux fermer les yeux sur toute question concrète et refuser toute revendication sur une échelle plus réduite.

Tout ceci donne un texte tonique, acide, où s'affiche une remarquable écoute de la stylistique et de la pragmatique du discours politique actuel, et auquel les armes de la satire et du burlesque (l'introduction de la dimension du «bas-organique» dans le verbe d'autorité, par exemple) donnent d'excellentes possibilités de jeu.

pierre popovic

«mademoiselle rouge»

Texte de Michel Garneau (destiné au jeune public) créé le premier novembre 1989 au Théâtre Am Stram Gram¹, Salle des Eaux-Vives, à Genève, dans une mise en scène de Dominique Catton, et publié chez VLB Éditeur en 1989, 72 pages.

«macahout racahout sapajou»

L'histoire du Petit Chaperon rouge est probablement la plus connue des enfants occidentaux; on y trouve tous les éléments d'un conte traditionnel : des bons, des méchants, des victimes et des coupables, des situations périlleuses et loufoques provoquant chez les protagonistes la peur et le plaisir. Qu'est-ce qu'on peut bien imaginer qui puisse s'ajouter à la fable... sinon une suite? C'est ce que Michel Garneau a fait avec la finesse et la poésie qu'on lui connaît. Le Petit Chaperon rouge a grandi; on l'appelle maintenant Mademoiselle Rouge, parce que, devinez : la jeune fille qu'elle est devenue a conservé son goût pour la couleur rouge.

Après la mésaventure inquiétante de leur fillette et de sa grand-mère avec le loup, les parents de Mademoiselle Rouge ont décidé de quitter la campagne pour la ville. Quelques années plus tard, Mademoiselle revient dans la maison de sa grand-mère, en pleine forêt, et elle y retrouve Jacques qui espérait secrètement ce retour, le chasseur, le héros qui l'avait sauvée en tuant le loup. Retrouvailles un peu timides, à cause du temps qui a passé. «Le loup n'est pas mort!» déclare Jacques qui est prêt à l'attendre en compagnie de Mademoiselle Rouge, toujours dans le vain espoir de le tuer. Vain espoir, en effet, car les loups sont fins, intelligents et sages, et menés par leur chef Olbe, ils ne rateront pas cette occasion de soumettre les deux jeunes visiteurs à une initiation singulière. Au cours de cette rencontre avec la gent animale, Jacques et Mademoiselle se familiarisent avec la langue (et surtout la philosophie) loup, font connaissance

1. Voir l'article que signe Diane Pavlovic dans ce numéro : «Le Québec en Suisse : itinéraire d'un week-end», p. 97.